

L'INVENTION DE L'ÂME

Objectif : « Dessiner des évolutions en matière d'histoire des idées et des formes »

Cet objectif est proposé dans les IO de la « question de l'homme ». C'est un objectif parfaitement irréalisable mais puisqu'on nous propose de nouveaux défis, acceptons-les.

Remarque : L'histoire des idées n'est pas « conjointe » à l'histoire des formes. Celle-ci fait partie de celle-là, et le plus souvent lui est ordonnée. Une histoire conjointe dans laquelle les idées entreraient dans des catégories littéraires particulières, naissant miraculeusement pour permettre aux écrivains de poser les questions anthropologiques décisives rivées à leur personne est une pure chimère née dans les cervelles de nos modernes Diafoirus de l'éducation. Les formes, (les genres en particulier) naissent d'abord, puis ils sont théorisés lorsqu'on dispose de suffisamment de matériaux pour qu'il soit possible de distinguer, de comparer, de définir, d'identifier.

Extrait des IO...

En relation avec les langues et cultures de l'Antiquité, et dans une perspective humaniste de connaissance des sources, un choix de textes et de documents permettant de retrouver dans les œuvres antiques les racines de questions et de représentations touchant à la condition de l'homme. Le professeur choisit des œuvres ou extraits d'œuvres qui ont fait l'objet de reprises et de variations et constituent un héritage vivant à travers les siècles. Les récits de création ou fondation, les tragédies, les poèmes, mais aussi les tableaux, fresques et sculptures pourront ainsi nourrir une réflexion anthropologique que l'étude des genres de l'argumentation aura permis d'aborder selon des angles différents mais complémentaires.

Argument

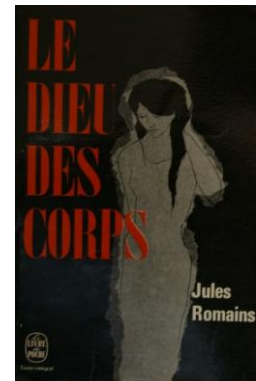
Parmi ces représentations touchant à la condition de l'homme, il y a la question de son âme immortelle, de la manière dont cette représentation a été mise en forme, diffusée, et partagée dans de grandes aires de civilisations. Et cette question est portée par un mythe : celui de Psyché et Amour.

Corpus de textes

Œuvre intégrale : Apulée, *Le mythe de Psyché et Amour*, dans *l'Ane d'or*,

Trois contes : Cendrillon et la Belle et la Bête (analyse comparative)

Grimm, Les trois poils d'or du diable (voir sur le site – Lettres – Le conte)



complémentaire : Jules Romains, *Le dieu des corps*, le livre de poche

Bibliographie

Apulée, le récit d'Amour et Psyché

- Traduction P. Vallette dans la collection des Belles Lettres (1940-45 pour la première édition, 1985-1992 pour les rééditions)
- Traduction P. Grimaux aux Editions Gallimard (Romans grecs et latins, 1958).
- Traduction Bernard Verten, éditions DésIris, (Adverbium). une interprétation nouvelle particulièrement intéressante : Jean-François Froger.

Froger, (Jean-François), *La voie du désir selon le mythe Eros et Psyché*, éditions DéIris 1997, nouvelle traduction par Bernard Verten

Scarsi Garbugino Mariangela, « Nostalgie et déclin du mythe dans la fable d'Amour et Psyché. In: Les hommes et les Dieux dans l'ancien roman. Actes du colloque de Tours, octobre 2009. Lyon http://www.persee.fr/doc/mom_0151-7015_2012_act_48_1_3209

CORPUS 1 LE MYTHE ET LE CONTE

Texte n° 1 : Eros et Psyché, nouvelle traduction par Bernard Verten.

Texte n° 2: Jeanne Marie Le prince de Beaumont, *La Belle et la Bête*.

Texte n° 3 : Cendrillon

CORPUS 2 ASPECTS DU MYTHE

Texte 1 : Jean-François Froger, *La voie du désir selon le mythe Eros et Psyché*, éditions DésIris 1997

Texte n° 2 : Mircea Eliade, *Aspects du mythe*, 1957.

Texte n° 3 : Claude Lévi-Strauss, *Entretien avec Roger-Pol Droit*, Le Monde, Octobre 1991

Texte n° 4 : Jean-François Froger, *La voie du désir selon le mythe Eros et Psyché*, éditions DéIris 1997.

CORPUS 3 PSYCHE ET LE PLATONISME

Texte n° 1 : Erwin Rhodes, *Psyché*, Payot, 1959 (texte de 1897)

Texte n° 2 : Jean-François Froger, *La voie du désir selon le mythe Eros et Psyché*, éditions DéIris 1997

Texte n° 3 : Platon, Phédon, 80,d,e ; 81,a.

Texte n° 4 : Delcourt Marie. « L'homme et le monde dans les philosophies anciennes », In: Bulletin de l'Association Guillaume Budé, n°32, juillet 1931.

CORPUS 4 AUTOUR DU MYTHE : LA POESIE ROMANTIQUE

(voir sur le site les commentaires composés des textes)

Texte 1 : Victor Hugo, Psyché, Les chansons des rues et des bois (1865) (voir sur le site L'Anaphore)

Texte 2 : Alphonse de Lamartine, *La mort de Socrate*, 1823

CORPUS 5 LES ENFERS

Texte 1 : Ovide, *Les Métamorphoses*, livre X, « Orphée et Eurydice », début du 1er siècle après J.C., traduction de G. Lafaye. .

Psukhê= papillon. Le mot grec désignait le papillon ou la mite, toutes deux bêtes qui viennent d'une métamorphose, celle de la chenille en créature ailée. Le mot grec désignait aussi un papillon nocturne la phalène, (appelé « psukhari » en grec) parce que ce papillon était le symbole de l'immortalité chez les Anciens.

Au Moyen âge, il semble que le roman d'Apulée fût peu diffusé.

En 1469, paraissent à Rome les premiers incunables des œuvres d'Apulée, édités par Giovanni Andrea de Bussi. En 1479, Matteo Maria Boiardo traduit *les Métamorphoses* en italien sur ordre du duc de Ferrare. *L'Apulegio volgare* n'est imprimé qu'un 1518. Jean de la Fontaine publie en 1669 son roman *Les amours de Psyché et Cupidon*, dans lequel il transpose le conte mythique à la cour de Versailles.



L'HISTOIRE DE PSYCHE ET EROS

Les sources

Le mythe de Psyché nous est connu à travers le récit allégorique d'Apulée, *l'âne d'or* (II^{ème} siècle après J.C.). Il constitue ce qu'on appelle un récit « enchâssé », dans l'histoire des mésaventures d'un homme transformé en âne. Ce qui explique qu'il apparaît au chapitre XXVIII.

Lucius, le héros du roman d'Apulée, est tombé aux mains d'une troupe de brigands aussitôt après avoir été métamorphosé en âne. Un jour, ceux-ci enlèvent la jeune Charité, en échange de laquelle ils espèrent, une rançon. Pour distraire de son désespoir la captive confiée à sa garde, la vieille servante des brigands lui raconte l'histoire de Psyché, en présence de l'âne qui écoute attentivement...

On rencontre des récits analogues « depuis l'Afrique jusqu'à la Chine ». Apulée n'a donc pas inventé le sujet ou le schéma de cette histoire. Mais il nous l'a contée. c'est à travers cet écrivain que nous connaissons l'histoire de Psyché, sans bien savoir si nous l'avons reçue telle que le monde gréco-romain l'a recueillie, refondue, refaite, ou bien telle qu'Apulée, le conteur africain, le romancier latin, le conférencier célèbre qui se réclamait fièrement du Platonisme et qui s'intéressait à la magie (amoureuse en particulier), l'a perçue, conçue ou bien en reprenant un thème folklorique à la mode, comme il a sans doute repris chez un auteur grec les

Si Apulée puise dans le trésor de la mémoire des contes populaires, la figure allégorique de l'âme (« psyché » en grec) était répandue dans la culture hellénistique sous la forme d'un papillon ou d'une jeune fille aux ailes de papillon. Ses aventures avec le dieu Amour semblent avoir appartenu depuis longtemps à la culture orale de la Méditerranée.

Résumé de l'histoire

Fille d'un roi et d'une reine, *Psyché* naît dans une cité, cadette de trois filles également très belle. Mais sa beauté est si exceptionnelle, quelle ne peut être exprimée par la pauvreté du langage humain. On la vénère donc comme la déesse Aphrodite en personne.

La véritable Aphrodite s'enflamme de jalousie devant la vénération dont le jeune fille fait l'objet et ordonne à son fils Eros-Cupidon de la venger en provoquant chez Psyché une passion amoureuse pour le dernier des hommes, le plus vil et le plus misérable possible.

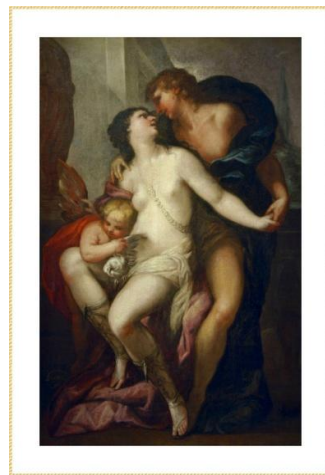
Comme sa beauté surhumaine écarte les prétendants, Psyché reste vierge et pleure son abandon et sa solitude en maudissant cette beauté qui lui est si funeste. Son père consulte un oracle et Apollon indique qu'il faut exposer la jeune fille sur un rocher pour une noce « funèbre avec quelque être mauvais, sauvage et vipérin ».

Mais au lieu d'être précipitée dans l'abîme, la jeune fille est transportée par Zéphyr jusqu'en une vallée agréable sur un lit de gazon humide de rosée, ou elle s'endort derechef.



En s'éveillant elle découvre un palais magnifique, qui n'est autre que celui d'Eros.

Ils consomment l'union charnelle.



Mais Psyché ne doit pas chercher à connaître l'apparence de son mari. Ce à quoi elle se soumet d'abord. Mais les siens finissent par lui manquer, en particulier ses sœurs et elles demandent à les revoir, ce qu'elle obtient, à force de larmes et de menaces, mais à la condition qu'elle ne trahisse pas le secret.

Les deux sœurs, en visite, voient les richesses somptueuses, le palais magnifique, et soupçonnent un bonheur divin, en conçoivent de la jalousie et veulent écarter la pauvre simplette qui n'imagine pas ce qu'elles ont conçu dans leurs cœurs.

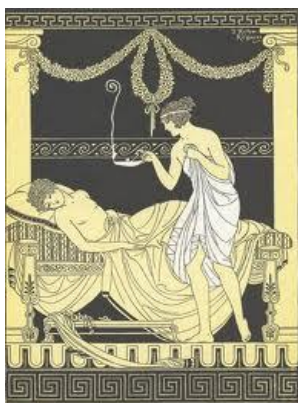


Psyché ne dévoile rien. Elle invente sur l'heure que c'est un beau jeune homme, dont un duvet de barbe ombrage depuis peu les joues, et le plus souvent occupé à chasser dans les champs et dans les montagnes.

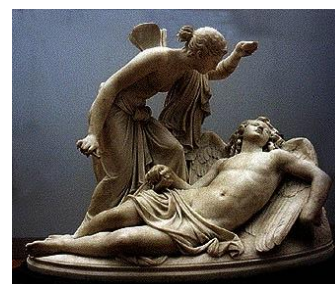
Nos charmantes sœurs, en rentrant au logis, sont dévorées d'envie et fomentent la perte de la sœur cadette. Cependant le mari inconnu, ne cesse durant leurs entretiens nocturnes, de lui donner de nouveaux avertissements. Surtout, il lui dit qu'elle a conçu et que leur sort ainsi que celui de cet enfant dépend de son silence.

Les deux sœurs reviennent et elles sèment le doute et l'épouvante dans le cœur de la jeune fille : son mari est un monstre et il faut le tuer.

Egarée, elle oublie les avertissements de son mari et elle écoute leurs conseils perfides : prendre un rasoir bien aiguisé, une lampe maniable, bien garnie d'huile et de couper le nœud qui relie à la nuque la tête du serpent malfaisant.



Psyché, convaincue, arrive la nuit devant son époux endormi, un rasoir à la main et une lampe pleine d'huile. Elle découvre la beauté sublime de son mari, en tombe en pamoison, le dévore de baisers, mais elle le blesse d'une goutte d'huile bouillante qui le touche à l'épaule.



Elle est alors séparée de son mari, qui part soigner sa blessure dans la maison maternelle,

Désespérée, elle court se jeter dans le fleuve le plus proche. Mais le fleuve indulgent la prend aussitôt dans un remous sans lui faire aucun mal et la dépose sur la rive de gazon fleuri..



Elle se mit alors à errer et parvint à une ville où régnait le mari d'une de ses sœurs et elle lui raconte la vérité. L'autre s'embarque aussitôt, va droit jusqu'au rocher, et, bien que souffle un autre vent, aveuglée d'un avide espoir elle se propose au Dieu, s'élance et se jette dans le vide.

Reprenant sa course vagabonde, Psyché parvint en une autre ville, où demeurerait son autre sœur. Celle-ci de même se laissa prendre à la ruse fraternelle : impatiente de supplanter sa sœur par un mariage criminel, elle courut au rocher et fut précipitée dans un semblable trépas.

Psyché se présente alors chez Vénus, qui la fait fouetter et humilier, avant de la laisser devant une masse informe et inextricable de graines de différentes espèces à trier. C'est la première épreuve.

Elle consiste à trier différentes espèces de graines mélangées : du blé, de l'orge, du millet, du pavot, des pois chiches, des lentilles et des fèves. Elle sera aidée par les petites fourmis des champs.

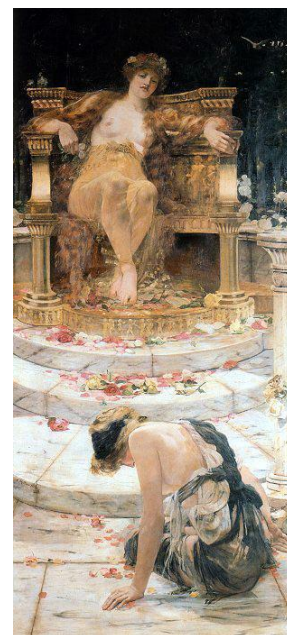
Mais Vénus est intraitable et lui impose une seconde épreuve. Dans un bois sacré, se trouvent des brebis dont la toison est comme de l'or véritable. Mais ce sont des bêtes féroces, qui ont de violents transports de rage capables de faire périr les mortels. Il faut attendre que midi ait apaisé la vapeur chaude du soleil, alors on peut trouver l'or accroché aux branches et le ramasser sans danger. C'est la tige d'un roseau qui se met à parler qui va donner à Psyché le protocole pour réussir l'épreuve.

Mais la colère de Vénus est toujours implacable. Elle l'envoie dans un lieu terrible : la source de l'enfer. Ses eaux alimentent le Styx et les courants du Coccyte, deux des quatre fleuves de l'enfer. Vénus impose que Psyché aille au lieu où la source jaillit des entrailles de la terre, qu'elle y puise de l'eau et la rapporte dans une petite urne, qu'elle lui remet.

Cette troisième épreuve est la plus terrible : la source du Styx se trouve au sommet d'une montagne escarpée. C'est un aigle cette fois qui sera l'oiseau providentiel qui lui offre une aide secourable et efficace. Psyché rapporte alors l'urne remplie de l'eau du Styx.

Aphrodite ne décolère pas, l'humilie et lui impose une fois encore une épreuve, la plus longue et la plus difficile : il s'agit cette fois de descendre aux enfers pour demander un peu de beauté, ce qu'il faut pour une petite journée. Car Vénus use de sa beauté pour soigner son fils malade.

Psyché se croit encore perdue, et elle veut se jeter d'une tour très élevée. Voie la plus directe pour descendre aux enfers. Mais la tour l'en empêche, et lui indique le moyen de réussir l'épreuve (en particulier comment se comporter face à Proserpine).



« Lacédémone, cité illustre d'Achaïe, est située non loin d'ici. Sur ses confins, le Ténare se dérobe en des lieux écartés. Trouve cet endroit, car là se trouve le soupirail de la demeure de Dis. Par la porte béante se laisse apercevoir un chemin malaisé. Sitôt que tu t'y seras engagée, tu n'auras qu'à suivre ce couloir pour parvenir tout droit au palais d'Orcus. Mais n'y va pas les mains vides. Tiens dans chaque main un gâteau de farine d'orge pétri avec du vin additionné de miel, et dans ta bouche porte deux pièces de monnaie. Sur la route, tu rencontreras un âne boiteux qui porte des fagots, avec un ânier boiteux lui aussi. Il te demandera quelques brins tombés de sa charge. Surtout passe sans mot dire.

Tu parviendras alors au fleuve de la mort, auquel est préposé Charon, qui exige qu'on acquitte le droit de passage. Tu lui donneras à titre de péage l'une des pièces que tu porteras, mais de manière qu'il la prenne de sa propre main dans ta bouche. Ce n'est pas tout. Pendant que tu traverseras ces eaux stagnantes, un vieillard mort, nageant à la surface, lèvera vers toi ses mains putréfiées et te priera de le tirer à toi dans la barque : ne te laisse pas attendre. Quand tu auras franchi le fleuve, de vieilles tissandières te demanderont de leur donner un coup de main : ne touche pas à cet ouvrage, tu n'en as pas le droit. Si tu en perds une galette, tu ne verras plus la lumière du jour. Car un chien gigantesque aux trois têtes énormes se tient en permanence sur le seuil même de l'enfer et garde la demeure déserte de Dis. Ses aboiements sont terrifiants. Jette-lui l'un des gâteaux. Tu pénétreras tout droit chez Proserpine. Elle te recevra avec bonté, t'invitera à t'asseoir sur un siège moelleux et à prendre un copieux repas. Mais toi, assieds-toi à terre, demande un pain grossier ; quand tu l'auras mangé, fais connaître ce qui t'amène et prends ce qui te sera présenté. Au retour, le gâteau calmera la fureur du chien ; tu donneras ensuite au nocher la pièce de monnaie restante et, le fleuve une fois traversé, tu pourras suivre la trace de tes premiers





pas. Tu reverras alors la lumière et le ciel. Mais voici la plus importante de mes recommandations : n'ouvre pas la boîte. Garde-toi de toute curiosité à l'égard du trésor de divine beauté qu'elle recèlera ».

Le protocole suivi à la lettre, elle obtient de Proserpine la petite urne demandée, mais hélas, la curiosité et l'envie aussi s'empare d'elle, l'envie de prélever un petit peu de beauté. Elle ouvre l'urne malgré l'interdit formel et tombe dans un sommeil léthargique.

Mais Cupidon est revenu à la santé, ses ailes se sont reformées.



Il ne peut endurer l'absence de Psyche. D'un vol rapide, il la rejoint, balaye avec soin le sommeil, et l'enferme de nouveau dans la boîte. Et il réveille Psyche de ce sommeil de mort en la piquant d'une de ses flèches.



Puis il prend son vol pendant qu'elle rapporte à Vénus le présent de Proserpine.

Il pénètre jusqu'au haut du ciel, présente sa supplique au grand Jupiter et plaide sa cause auprès de lui.



Jupiter convoque alors les Dieux. Il reconnaît publiquement l'union de Cupidon. Il se tourne vers Vénus et la rassure : « Je vais faire que cette union ne soit plus une mésalliance, mais un mariage légitime et conforme au droit civil ».

L'enlèvement de Psyche, William-Adolphe Chasseriau, 1895

(le ravissement de Psyche)

Désormais, Psyche est digne de son divin époux et les noces vont pouvoir être célébrées.

Et quand le terme fut arrivé, il leur naquit une fille. Son nom : Volupté.

CORPUS N° 1 MYTHE ET CONTE

Il n'est pas besoin d'être agrégé de littérature pour découvrir dans ce résumé des traits propres à certains contes « merveilleux », ou dans la langue populaire : de fée. Eros devient le prince qui éveille d'un baiser une belle endormie. Mais c'est aussi le début de la « Belle et la bête ». On retrouve le « mytheme » de la princesse qui veut se jeter d'une tour dans un conte de Grimm...

Texte 1 : Eros et Psyché, nouvelle traduction par Bernard Verten.

Chapitre XXVIII

Il y avait dans une cité, un roi et une reine. Ces derniers avaient des filles, au nombre de trois, remarquables par leur beauté, mis pour ce qui est des aînées, bien qu'elles fussent très agréables à voir, on pouvait toutefois, croyait-on, se contenter de les célébrer avec des louanges humaines, tandis que pour la jeune fille cadette, sa beauté si exceptionnelle, si éclatante, ne pouvait ni être exprimée, ni même suffisamment louée par la pauvreté du langage humain. En conséquence, beaucoup de citoyens et des étrangers en grand nombre, que rassemblait une foule empressée la rumeur d'un spectacle si extraordinaire, paralysée d'admiration pour cette beauté sans égale et portant à la main droite à leur bouche, l'index posé sur le pouce dressé, ils vénéraient avec des marques d'adoration religieuse exactement comme la déesse Vénus en personne. Déjà dans les cités les plus proches et les contrées voisines s'étaient répandu le bruit que la déesse qu'enfanta le fond bleu sombre de la mer et que forma la rosée des vagues écumantes, accordant désormais en tous lieux la faveur de sa présence divine, se mêlait à la société des hommes, ou que du moins, par un nouveau germe de gouttes célestes, les terres, et non les mers, avaient enfanté une nouvelle Vénus, dotée de la fleur de sa virginité.

Texte 2 : Jeanne Marie Le prince de Beaumont, *La Belle et la Bête*.

Il y avait une fois un marchand qui était extrêmement riche. Il avait six enfants, trois garçons et trois filles ; et, comme ce marchand était un homme d'esprit, il n'épargna rien pour l'éducation de ses enfants, et leur donna toutes sortes de maîtres. Ses filles étaient très belles ; mais la cadette, surtout, se faisait admirer, et on ne l'appelait, quand elle était petite, que *La belle enfant* ; en sorte que le nom lui en resta ; ce qui donna beaucoup de jalousie à ses sœurs. Cette cadette, qui était plus belle que ses sœurs, était aussi meilleure qu'elles. Les deux aînées avaient beaucoup d'orgueil, parce qu'elles étaient riches ; elles faisaient les dames, et ne voulaient pas recevoir les visites des autres filles de marchands ; il leur fallait des gens de qualité pour leur compagnie. Elles allaient tous les jours au bal, à la comédie, à la promenade, et se moquaient de leur cadette, qui employait la plus grande partie de son temps à lire de bons livres.

Texte 3 : Cendrillon

Rechercher le conte (pas Walt Disney) et comparer avec le récit de Psyché.

Texte 1 : Jean-François Froger, *La voie du désir selon le mythe Eros et Psyché*, éditions DésIris 1997

Pour pénétrer la profondeur symbolique du mythe, il faut donc concevoir le rôle de l'analogie. Il est primordial. Il n'y a pas d'acte de connaissance qui ne soit analogique et qui ne suppose par là même quelque comparaison et bien sûr, une capacité à comparer.

Comparer suppose une mémoire de la différence ; Et la « différence » est d'abord un acte de mémoire. Mémoire et différence sont concomitants et produisent un acte de connaissance, peut-être un acte d'éveil. La connaissance est certainement tout à fait inconsciente en ses commencements, tandis que l'éveil suppose précisément une conscience. L'éveil c'est l'éveil à la conscience d'une connaissance. On comprend dès lors la possibilité du mythe : un récit inconscient d'une connaissance réelle, qui peut être fort ancienne, qui relève des « commencements », sans conscience possible sinon rétroactive, longtemps après ! On ne connaît consciemment les « commencements » que de façon mythique, mais le mythe lui-même est une connaissance.

Sous quelle mode cette connaissance inconsciente se manifeste-t-elle ? Sous un mode onirique, avec des images de rêve ; c'est-à-dire avec des images tirées de l'expérience « de tous les jours » réutilisées selon la logique interne à la connaissance à exprimer. D'où la création littéraire poétique d'images « invraisemblables » chimériques ou monstrueuses. La réaction de la raison raisonnante est immédiatement d'écarter de tels fantasmes comme irréels et dangereux. Ils le sont si on les prend pour la réalité d'où ils tirent leurs images. Au contraire, ils sont réels et bénéfiques si on les prend pour l'imagination de la réalité invisible qu'ils traduisent.

Texte 2 : Mircea Eliade, *Aspects du mythe*, 1957.

Qu'est-ce au juste qu'un « mythe » ? Dans le langage courant du XIX^e siècle, le mythe signifiait tout ce qui s'opposait à la « réalité » : la création d'Adam ou l'homme invisible, aussi bien que l'histoire du monde racontée par les Zoulous ou la *Théogonie* d'Hésiode* étaient des « mythes ». (...) On commence enfin à connaître et à comprendre la valeur du mythe tel qu'elle a été élaborée par les sociétés « primitives » et archaïques, c'est-à-dire par les groupes humains où le mythe se trouve être le fondement même de la vie sociale et de la culture. Or, un fait nous frappe dès l'abord : pour de telles sociétés, le mythe est censé exprimer la *vérité absolue*, parce qu'il raconte une *histoire sacrée*, c'est-à-dire une révélation trans-humaine qui a eu lieu à l'aube du Grand Temps, dans le temps sacré des commencements (*in illo tempore*). Étant *réel* et *sacré*, le mythe devient *exemplaire* et par conséquent *répétable*, car il sert de modèle, et conjointement de justification, à tous les actes humains. En d'autres termes, un mythe est une *histoire vraie* qui s'est passée au commencement du Temps et qui sert de modèle aux comportements des humains. En *imitant* les actes exemplaires d'un dieu ou d'un héros mythique, ou simplement en *racontant* leurs aventures, l'homme des sociétés archaïques se détache du temps profane et rejoint magiquement le Grand Temps, le temps sacré.

Comme on le voit, il s'agit d'un renversement total des valeurs : tandis que le langage courant confond le mythe avec les « fables », l'homme des sociétés traditionnelles y découvre, au contraire, la *seule révélation valable de la réalité*. On n'a pas tardé à tirer les conclusions de cette découverte. Peu à peu, on n'a plus insisté sur le fait que le mythe raconte des choses impossibles ou improbables : on s'est contenté de dire qu'il constitue un mode de pensée différent du nôtre, mais que, en tout cas, on ne doit pas le traiter, *a priori*, comme aberrant. On est allé plus loin : on a essayé d'intégrer le mythe dans l'histoire générale de la pensée, en le considérant comme la forme par excellence de la pensée collective. Or, comme la « pensée collective » n'est jamais complètement abolie dans une société, quel qu'en soit le degré d'évolution, on n'a pas manqué d'observer que le monde moderne conserve encore un certain comportement mythique : par exemple, la participation d'une société entière à certains symboles a été interprétée comme une survivance de la « pensée collective ». Il n'était pas difficile de montrer que la fonction d'un drapeau national, avec toutes les expériences affectives qu'elle comporte, n'était nullement différente de la « participation » à un symbole quelconque dans les sociétés archaïques. Ce qui revenait à

dire que, *sur le niveau de la vie sociale*, il n'existait pas de solution de continuité entre le monde archaïque et le monde moderne. La seule grande différence était marquée par la présence, chez la plupart des individus constituant les sociétés modernes, d'une pensée personnelle, absente, ou presque, chez les membres des sociétés traditionnelles.

(...) si le mythe n'est pas une création puérile et aberrante de l'humanité « primitive », mais l'expression d'un *mode d'être dans le monde*, que sont devenus les mythes dans les sociétés modernes ? Ou, plus exactement : qu'est-ce qui a pris la place *essentielle* que le mythe détenait dans les sociétés traditionnelles ? Car, certaines « participations » aux mythes et aux symboles collectifs survivent encore dans le monde moderne, mais elles sont loin de remplir le rôle central que le mythe joue dans les sociétés traditionnelles : en comparaison de celles-ci, le monde moderne semble dépourvu de mythes.

* Poète grec du VIII^e siècle av. J.-C., auteur de la Théogonie, qui retrace en particulier les différents âges de l'humanité (or, argent, bronze et fer).

Texte n° 3 : Claude Levi-Strauss, Entretien avec Roger-Pol Droit, « Le Monde », octobre 1991.

Les sciences de la nature, qui construisent des modèles mathématiques et conduisent des expérimentations, paraissent avoir nettement rompu, de longue date, avec toute forme de mythologie. Or, dans l'introduction à Histoire de lynx, que vous venez de publier, vous écrivez : « De la façon la moins attendue, c'est le dialogue avec la science qui rend la pensée mythique à nouveau actuelle. » Quel sens a cette remarque ?

– Je n'ai jamais voulu dire ni insinuer que la pensée scientifique moderne rejoignait la mythologie. Je voulais simplement souligner que, pour nous qui ne sommes ni des astrophysiciens ni des biologistes, le monde que nous laissent entrevoir les scientifiques d'aujourd'hui est aussi incompréhensible, et peut-être même bien davantage, que celui que décrivaient les mythes.

Ce n'est donc pas le travail des savants eux-mêmes qui est en cause. C'est l'infirmité de l'homme de la rue – c'est-à-dire de nous tous, ou peu s'en faut – face aux connaissances positives élaborées actuellement par les sciences. Le fossé se creuse irrémédiablement entre des équations que nous sommes incapables de comprendre et la perception quotidienne que nous avons du monde.

Sans vouloir confondre science et mythologie, ni même les rapprocher, j'ai tenté de dire qu'un écart de plus en plus considérable s'est creusé entre les connaissances en expansion de la physique ou de la biologie et les pouvoirs étriqués de l'imagination. Du coup, pour essayer de nous expliquer ce qu'ils font, les savants doivent recourir à des apologues, à des récits, qui restaurent, à l'usage du profane, de vieux modes de pensée.

Cette réutilisation inattendue de la pensée mythique est destinée à servir de médiation entre les découvertes des scientifiques et l'homme de la rue, incapable de comprendre de telles découvertes de l'intérieur et réduit, par là même, à les apercevoir seulement sous la forme d'un monde imaginaire paradoxal, étrange et déroutant, qui présente à ses yeux les mêmes propriétés que celui des mythes.

– *Est-ce seulement à l'intention des non scientifiques que sont construites ces représentations qui ressemblent à des mythes ? Ne pourrait-on pas dire que la physique quantique et ses paradoxes, au les cosmologies actuelles, avec le big-bang, conduisent les scientifiques à élaborer des récits imaginaires à leur propre usage ?*

– C'est parfois le cas. J'y fais d'ailleurs allusion dans cet avant-propos à *Histoire de lynx*, en soulignant au passage que le savant consent à restaurer de vieux modes de pensée pour notre usage, et parfois regrettamment pour le sien...

– *Regrettamment, ou bien nécessairement ?*

– Je ne sais pas. Le fait est que certains physiciens vont, sur ce point, beaucoup plus loin que je ne l'oserais. Voyez, par exemple, Niels Bohr, l'un des « pères fondateurs » de la physique quantique. Il va

jusqu'à dire que, pour approcher le monde quantique, le langage de la logique et de la raison n'est plus approprié, et qu'il convient d'emprunter à celui de la psychologie ou à celui de l'art.

Bohr nous fait trop d'honneur. Sous un certain angle, c'est peut-être vrai. Mais, vue sous un autre angle, la réalité physique prend la forme d'équations mathématiques qui sont vérifiables ou réfutables : cela, nous ne l'avons pas et ne l'aurons sans doute jamais.

Texte 4 : Jean-François Froger, *La voie du désir selon le mythe Eros et Psyché*, éditions DésIris 1997.

On voit à quel point sont fuyantes les frontières du mythe. Un récit, pour mériter ce nom, doit être, à quelque degré que ce soit, installé dans le monde des Essences : cette répugnance du mythe à l'accidentel explique sa fortune auprès de Platon et, plus généralement, dans la pensée grecque, avide de pénétrer (et plus encore d'exprimer les Lois éternelles).

Beaucoup de récits de science actuels répondent à la définition du « mythe ». Car ils prétendent bien raconter l'origine du monde, d'où l'on pourrait ensuite déduire, ou du moins comprendre l'ordre actuel.

CORPUS 3 PSYCHE : L'invention de l'âme immortelle

Texte 1 : Erwin Rhodes, *Psyché*, Payot, 1959 (texte de 1897)

L'opinion populaire qui trouve son expression dans les poèmes homériques, et avec laquelle concordait sur ce point la théorie religieuse des Orphiques et d'autres théologiens, bien qu'ils attribuassent à l'âme et au corps une valeur tout à fait autre, connaissait sous le nom de « psyché » un être particulier, à la fois spirituel et corporel, venu d'on ne sait où, et qui s'était fixé à l'intérieur de l'homme vivant. Il y vivait, en qualité de second moi, sa vie particulière, dont l'existence se manifestait quand le moi visible perdait conscience de lui : dans le songe, dans l'évanouissement, dans l'extase... Que ce double de l'homme puisse continuer à vivre de sa vie propre quand il se sépare momentanément de son corps, c'était chose impliquée dans le concept même ; et qu'il ne périsse pas après la mort, qui est la séparation durable de l'homme visible d'avec l'invisible, mais qu'il ne fasse que devenir libre pour continuer à vivre seul et pour lui-même, c'était une croyance qui devait facilement se déduire de la précédente.

Texte 2 : Jean-François Froger, *La voie du désir selon le mythe Eros et Psyché*, éditions DéIris 1997

Les philosophes ioniens se faisaient une autre opinion. La force vitale, la force de se mouvoir soi-même et de mouvoir les autres choses, qui par elles-mêmes seraient rigides et inertes, est inhérente à toute existence ; là, elle se manifeste de la manière la plus claire, dans l'être individuel, elle est ce que les philosophes appellent « psyché. (...) La « psyché » de ces philosophes comprend les facultés de désir, de volonté, en un mot, les facultés du *Tumos*, terme qui n'a de correspondants dans aucune langue. Les facultés selon la répartition populaire remontant à Homère, appartiennent toutes à l'homme visible et à son corps ; elles sont les manifestations de sa force vitale, qui il est vrai, ne s'éveille à la vie réelle que quand intervient la « psyché.

Texte 3 : Platon, *Phédon*, 80,d,e ; 81,a.

Socrate : « Supposons qu'elle soit pure, l'âme qui se sépare de son corps : elle n'entraîne rien avec elle. (...) C'est vers ce qui lui ressemble qu'elle s'en va, vers ce qui est invisible, vers ce qui est divin et immortel et sage, c'est vers ce lieu où son arrivée réalise pour elle le bonheur, où divagation, déraison et terreurs (tous), tous les autres maux de la condition humaine, cessent de lui être attachés, et (...) c'est véritablement dans la compagnie des dieux qu'elle passe le reste de son temps ».

Texte 4 : Delcourt Marie. « L'homme et le monde dans les philosophies anciennes », In: *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n°32, juillet 1931.

http://www.persee.fr/doc/bude_0004-5527_1931_num_32_1_6578

(...) peut-on dire que le dialogue est pour Platon, non une méthode d'exposé, mais l'essence même du « philosopher » platonicien, l'expression naturelle et nécessaire du mouvement de l'esprit qui monte à la découverte de sa vérité ? que la philosophie platonicienne est un climat, le climat même de la philosophie, plutôt qu'un système, un enseignement, une conception du monde. En réalité, Platon s'est fait illusion sur la valeur démonstrative de la forme dialoguée. Groethuysen a certes raison de montrer qu'elle est une expression excellente pour l'homme, Socrate s'adressant à des hommes, agissant sur eux, stimulé par eux, composant avec eux l'équipe qui s'en va, guide et voyageurs, à l'ascension de la vérité. Mais, si Platon l'a choisie, c'est avant tout qu'il y voyait la traduction d'une dialectique capable d'acquiescer des vérités éternelles. Car la vérité existe, et l'intelligence de l'homme est habile à la découvrir, puisque l'intelligence et le monde sont accordés aux mêmes lois. L'exposé du *Timée* situe l'homme dans le monde — l'homme et non seulement l'âme humaine — aussi clairement que la philosophie aristotélicienne. Cela

nous amène à dire un mot du mythe dans Platon (...). Pour Groethuysen, chez Platon et à plus forte raison chez Plotin, le mythe est toujours une évocation dans l'irrationnel. Et il est certain qu'il y a des mythes platoniciens qui sont cela : le philosophe, sentant inconnaissables certaines réalités, les remplace par une image sur le caractère provisoire de laquelle il ne se méprend nullement, ni ses lecteurs. Mais, dans bien d'autres cas, l'imagination vient simplement — ou croit venir — au secours de la raison, étoffant de représentations sensibles une donnée rationnellement démontrable, ou encore narrant la naissance dans le temps d'une réalité éternelle. Ici encore, Platon s'est fait illusion, cette fois sur la valeur de l'allégorie comme adjuvant de la connaissance. De même que la forme dialoguée, la forme mythique crée pour nous des quantités de problèmes autour du problème central. Platon écrivait pour un peuple qui traduisait spontanément en mythes les réalités spirituelles dont il vivait. Il n'a pas prévu qu'il serait lu par des hommes à qui cette méthode intellectuelle serait devenue totalement étrangère. Parce que le mythe se développe pour nous au delà de la frontière qui termine nettement le domaine de la raison, ce serait certainement une erreur de ne considérer comme doctrine, chez Platon, que ce qui est en deçà de la zone mythique.

CORPUS 4 AUTOUR DU MYTHE : LA POESIE ROMANTIQUE

(voir sur le site les commentaires composés des textes)

Texte 1 : Victor Hugo, Psyché, Les chansons des rues et des bois (1865) (voir sur le site L'Anaphore)

Texte 2 : Alphonse de Lamartine, *La mort de Socrate*, 1823

CORPUS 5 LES ENFERS

Texte 1 : Ovide, *Les Métamorphoses*, livre X, « Orphée et Eurydice », début du 1er siècle après J.C., traduction de G. Lafaye. .

Texte 1 : Ovide, *Les Métamorphoses*, livre X, « Orphée et Eurydice », début du 1er siècle après J.C., traduction de G. Lafaye. .

[Orphée, roi de Thrace, pleure la mort de sa femme Eurydice. Il va aux Enfers supplier les Dieux de la lui rendre. Pour les émouvoir, il chante en s'accompagnant de sa lyre. Cet instrument à cordes lui a été donné par Apollon, dieu de la musique et de la poésie.]

Tandis qu'il exhalait ces plaintes, qu'il accompagnait en faisant vibrer les cordes, les ombres exsangues pleuraient; Tantale¹ cessa de poursuivre l'eau fugitive; la roue d'Ixion¹ s'arrêta; les oiseaux oublièrent de déchirer le foie de leur victime, les petites-filles de Bélus¹ laissèrent là leurs urnes et toi, Sisyphe¹, tu t'assis sur ton rocher. Alors, pour la première fois des larmes mouillèrent, dit-on, les joues des Eurnénides², vaincues par ces accents; ni l'épouse du souverain, ni le Dieu qui gouverne les Enfers ne peuvent résister à une telle prière; ils appellent Eurydice; elle était là, parmi les ombres récemment arrivées; elle s'avance, d'un pas que ralentissait sa blessure. Orphée du Rhodope³ obtient qu'elle lui soit rendue, à la condition qu'il ne jettera pas les yeux derrière lui, avant d'être sorti des vallées de l'Averne⁴; sinon, la faveur sera sans effet. Ils prennent, au milieu d'un profond silence, un sentier en pente, escarpé, obscur, enveloppé d'un épais brouillard. Ils n'étaient pas loin d'atteindre la surface de la terre, ils touchaient au bord, lorsque, craignant qu'Eurydice ne lui échappe et impatient de la voir, son amoureux époux tourne les yeux et aussitôt elle est entraînée en arrière; elle tend les bras, elle

cherche son étreinte et veut l'étreindre elle-même; l'infortunée ne saisit que l'air impalpable. En mourant pour la seconde fois elle ne se plaint pas de son époux (de quoi en effet se plaindrait-elle sinon d'être aimée ?); elle lui adresse un adieu suprême, qui déjà ne peut qu'à peine parvenir jusqu'à ses oreilles et elle retombe à l'abîme d'où elle sortait.

1. Tantale, Ixion, Bélus, Sisyphe : personnages mythologiques condamnés à subir des supplices aux Enfers.
2. Euménides : déesses de la vengeance.
3. Rhodope : montagne de Thrace où est né Orphée.
4. vallées de l'Averne : les Enfers.



DISSERTATION

Sujet n° 1 : Dans quelle mesure le mythe implique-t-il une anthropologie ?

Sujet n° 2 : Le mythe raconte t-il une histoire significative ou n'a-t-il d'intérêt que dans le cadre d'une littérature comparatiste ?

Sujet n° 3 : Dans quelle mesure le mythe peut-il nous éclairer sur nous-mêmes ?



DISSERTATION

Sujet n° 1 : Le mythe peut-il donner un éclairage sur l'homme ?

Sujet n° 2 : Le mythe est-il hors du champ de la raison ?

Sujet n° 3 : Le mythe de Psyché n'est-il qu'un conte pour enfants ?

Sujet n° 4 : Le mythe est-il l'élément de la littérature ?

UNE INTERPRETATION NOUVELLE

Voici l'interprétation nouvelle proposée par M. Jean-François Froger, spécialiste d'anthropologie biblique).

Psyché on s'en souvient ne connaît son époux que de nuit. Le jour il disparaît et la lumière de la lampe dévoile quelque chose de sa beauté mais le blesse au point qu'il fuit.

En réalité, Eros se réfugie dans la chambre de sa mère pour y être reconçu.

Que peut donc signifier sa blessure, provoquée par l'huile bouillante de la lampe ?

Elle ne peut signifier que l'erreur de Psyché concevant faussement le Désir, c'est-à-dire l'Amour. Elle veut voir comme on voit de jour, se former par la vision ordinaire de ce qui n'a pas d'image et de ce qui ne peut se connaître que par la présence.

Et c'est un Dieu, le Dieu amour divinement beau qui ne peut se connaître que par la présence, autrement dit, le mythe nous dit quelque chose de la nature de la beauté divine, liée à l'Eros.

Psyché est mise en demeure alors de rechercher Eros. Parce qu'il est « cause de l'unité », de ce transcendantal « un » qui occupe une place si importante dans la métaphysique des Grecs. Sa beauté qui la rend désirable au Désir même car Eros et le Dieu du Désir, naît indistinctement de l'un et de la cause. En épousant Psyché, Eros ne l'absorbera pas tout simplement, dans l'unité de l'essence, mais il recevra par elle quelque chose de tout à fait spécifique (la subsistence de l'un, dont elle prend naissance).

Mais pour cela, il faut que Psyché soit conduite à la perfection à travers les épreuves imposées à Psyché, par la déesse elle-même à qui elle est comparée par la beauté, doivent conduire Psyché à la perfection, qui consiste simplement à se pouvoir tenir unie à Eros, à le concevoir vraiment. Et le concevant à se concevoir elle-même...

Psyché porte en elle-même la beauté du Désir, mais il y a en elle une inconstance, qui s'appelle « curiosité », et dont elle doit être purifiée à partir de son erreur première (voir le Dieu à la lumière du jour et même auparavant le tuer).

La première épreuve : le transcendantal « Un »

Quelle sera la nature de la première épreuve : elle porte sur l'unité de l'âme.

Elle consiste à trier des graines d'espèces différentes et mélangées. Il s'agit d'une opération de tri, autrement dit d'une opération rationnelle. De semences confondues, elle doit tirer un ordre. L'un des tropismes les plus fondamentaux de l'âme humaine. Et ce travail doit se faire selon les rites.

L'unité matérielle du grain sert à passer de l'unité confuse à l'unité spécifiée.

Or Aphrodite contient en elle-même toutes les semences du ciel : Moi, la mère antique de la Nature, ... moi Nourricière de l'univers entier ». Elle met au monde ce qui la précède de la même manière que la Vierge met au monde le Verbe divin qui la crée. Il faut donc que Psyché distingue dans cette unité confuse le principe même de l'unité qu'elle contient. Ce n'est pas l'unité numérique, mais l'unité de l'espèce (il y a différentes sortes d'unité, saint Thomas distinguait l'unité d'ordre et l'unité de mesure, ce qui renvoie alors l'un à la proportion, et au nombre).

Il faut que Psyché soit capable d'apercevoir le transcendantal « un ».

Il permet à l'unité de l'être de subsister. Mais l'intégrité de l'essence qui assure l'unité, mais ne saurait la faire subsister, c'est le Désir.

Le grain, c'est l'unité psychologique, et par lui on peut reconstituer l'unité de l'espèce. Mais il y faut une infinie patience comme le dit le mythe.

Il dévoile par ailleurs une caractéristique de Psyché extrêmement importante pour notre compréhension de sa nature. Elle est naturellement rituelle (cf ce qu'elle fait dans le temple de Cérès, où elle range les outils, alors qu'elle se trouve dans le plus profond désespoir).

Le rite est à l'âme humaine ce que l'algorithme est à la science mathématique. L'âme n'effectue pas d'opération sans faire appel à un rite, c'est pourquoi la raison elle-même relève de la ritualité de l'âme. Ainsi à la racine du rite, se trouve le Désir, non pas le désir banal, mais le désir en ce qu'il a d'archétypal », de principiel, ce qui est participé dans notre nature humaine, et donc nous trouvons l'écho parfois défiguré dans le monde sensible.

Le rite intervient dans la constitution de Psyché en ce qu'Eros veut l'épouser.

Or, le rituel du mariage est le paradigme de tous les rituels, parce qu'il est la matrice de l'humanité en l'homme. Il est un pacte rationnel sous la forme d'un contrat.

Le rite des semences est un rite d'initiation dont l'efficacité sémiotique est l'acquisition par l'âme de sa propre unité.

Ce qu'enseigne cette première épreuve de Psyché, c'est une révélation sur la nature du Désir ; il agit comme cause transcendante en tant qu'attracteur et en tant que diffuseur. Il attire à soi et il répand sa lumière ou sa chaleur, comme le soleil.

Psyché est alors mure pour la deuxième épreuve. Celle des brebis.

La deuxième épreuve : le transcendantal « vrai »

Que signifie le roseau ? Il figure la condition corporelle de l'homme. C'est le corps qui donne voix au souffle, lorsque ce souffle est une inspiration divine. C'est le lieu de l'écoute. Psyché se met en présence de l'invisible Amour, même lorsqu'elle ne le sait pas, et la parole qui se prononce en elle est une parole prophétique.

Que signifie l'or des brebis ? La structure psychique qui manifeste le pur éclat spirituel d'Eros caché. Mais cet éclat est porté par des brebis féroces (tant qu'on ne sait pas se l'approprier). Ces brebis sont les élans de la libido, comme les brebis paissent n'importe où, la libido s'investit sur n'importe quel objet du monde sans contrôle en dehors des barrières morales, sociales. Les brebis figurent les désirs ordinaires qui dévorent et tuent l'homme. Sans parole prophétique impossible d'border la libido. Il faut attendre que midi ait passé. Il faut l'alliance de la parole prophétique et de la libido pour cueillir la toison d'or.

Au contraire de ces pulsions libidinales qui peuvent s'investir n'importe où, Eros reste caché, (enfermé dans sa chambre).

Quel est le nouvel enseignement pour Psyché au cours de cette deuxième épreuve ?

C'est la révélation de son corps comme lieu de révélation. C'est pourquoi elle ne doit pas se suicider comme elle en a d'abord l'intention, parce que c'est avec son corps qu'elle pourra épouser Eros. Car le corps ne se connaît que par le corps d'un autre.

Ce corps est si important qu'il faut le vêtir, on ne peut approcher Eros dans la nudité d'une âme sans structure psychique parfaite. Et c'est pourquoi le vêtement est apporté à Aphrodite : il ne sert pas encore à Psyché.

Vient la troisième épreuve... (Se rendre à la source du Styx... Or, cette source se trouve au sommet d'une montagne escarpée (avec de cruels dragons aux yeux qui ne se ferment jamais). Elle va là encore trouver de l'aide : cette fois c'est un aigle royal.

L'aigle symbolise la capacité de l'âme humaine qui ressemble à l'intelligence angélique, par opposition à l'intelligence discursive qui a besoin du secours de la raison et qui travaille à partir de l'information qui provient des choses et en tire des concepts. L'intelligence angélique travaille par contemplation des archétypes et forme de là d'autres concepts ; la vision de l'aigle est la vision d'un concept de vérité antérieur au principe de la raison et qui le fonde.

Psyché est donc initiée au transcendantal « vrai » et à la juste vue de la corporalité de l'homme. Le corps humain n'est pas un corps animal et sa nature propre est de manifester dans le monde visible le critère d'interprétation de ce monde. Car on ne peut connaître le vrai sans un acte d'interprétation. C'est dire l'importance capitale de cette reconnaissance consciente de cette nature du corps humain.

Les eaux douées de voix, glacées et terrifiantes, par lesquelles les dieux font leurs serments figurent la nature herméneutique du corps. Il renvoie à l'essence divine même. Les anges l'approchent avec respect ; les démons voudraient s'en emparer.

Pour connaître la véritable valeur du corps humain, il faut qu'Eros se manifeste à travers le transcendantal « vrai ».

Le vrai est concomitant au bien, à l'un et à la cause. Psyché est la beauté incarnée mais elle ne sait pas d'où lui vient cette beauté qu'elle manifeste jusque dans le monde sensible.

Son sang même est cette rosée glacée.

Le désir cause transcendantal qui maintient et fait exister dans l'ordre des causes secondes est cause du vrai, tant dans la relation d'être transcendante que dans son expression temporelle de la vie

psychique.

Accéder au vrai comporte nécessairement cette secrète relation à la cause.

Mais y aurait-il un sommeil au-delà de l'éveil aux quatre transcendants. Un sommeil d'au-delà du corps ?

La quatrième épreuve

Le cycle des Enfers parcouru par Psyché est en réalité une alternance veille/sommeil. La connaissance sensible et même la connaissance intelligible sont des connaissances nocturnes. Voir le vrai jour est une autre affaire.

Quelle est donc la nature de cette curiosité qui s'empare d'elle et la pousse à ouvrir la boîte ? Elle croit qu'elle peut plaire à Eros. Et qu'on peut y employer quelque moyen, Autrement dit, c'est sur le transcendantal « beau » qu'elle se trompe. Elle ne voit pas que sa beauté est précisément la beauté d'Eros. Or la beauté n'est rien que la prénance dans la relation faisant subsister l'être créée, d'un don gracieux, celui de subsistance. Psyché contrairement à Aphrodite possède un corps par lequel elle peut être précisément la saillance dans le monde de cette beauté prénante. C'est un peu comme si l'âme voulait s'approprier la sainteté de Dieu pour rendre gloire au Dieu trois fois saint... Seul Amour-Eros peut désirer la beauté, car il est le Désir-cause de cette capacité de saillance mais non pas de la beauté prénante dont il est lui-même issu. En épousant Eros, elle s'approprie l'Un qui leur est offert depuis le commencement.

Qui donc est Psyché ? L'âme, oui, si on entend l'âme comme l'union indissoluble de l'âme et du corps ressuscité.

Psyché montre l'assomption de la nature humaine – corps et âme – lorsqu'elle est pleinement éveillée à son rôle de saillance de la lumière archétypale et plus encore de la beauté prénante de l'amour.

La beauté est tellement sacrificielle qu'elle ne se donne à voir que dans sa propre évanescence. La pleine conformité à la beauté s'atteint lorsque c'est le Désir même qui s'accomplit dans la relation dont il est cause.

La beauté en acte, c'est ce par quoi l'unité des transcendants paraît Unité de l'Un, du Bien, du Vrai de la Cause, dont l'ordre incessamment enfantant est la Beauté.

Psyché est belle car elle rend manifeste la beauté de l'amour. C'est l'amour qui rend beau et toute épiphanie de l'amour est beauté.

Mais nous ne le voyons pas.

Ce qui nous est révélé, c'est la nature profonde secrète et divine d'Eros, qui manifeste que la cause première est pur don.

La Beauté n'est rien en elle-même si elle n'est la manifestation dans la Relation subsistante de la Splendeur de l'Amour, vie jaillissante out tout s'évanouit pour surgir en une éternelle fraîcheur.

Là où les ressources de la philosophie ne voient qu'une table des transcendants un peu abstraite, et sans aucun lien avec l'homme, ou la nature humaine, le mythe au contraire propose une lecture évidemment difficile, mais qui ouvre un univers de connaissance.

Voir l'article : les Transcendants, sur le site.